

Préface

Victor Kocay

Tous les auteurs publiés ici se sont donné pour but d'aborder les deux sommets que sont la poésie et la langue. Or, s'approcher de la base d'un sommet, un peu comme Don Quichotte devant l'aspect d'un moulin, c'est se rendre compte que vus de près ces deux sommets sont autres, qu'ils ne sont en effet qu'un seul, à tel point langue et poésie se confondent, voire s'intègrent l'une dans l'autre et se recouvrent. Mais ce recouvrement n'est pas chose simple ni facile. On pourrait dire avec Yves Bonnefoy qu'il y a poésie quand la parole « rigidifiée par la pensée de la loi aura su se ressourcer, tant soit peu, à la continuité qui ruisselle sous le fragmenté, l'extériorisé »¹. Ainsi est-ce le discours du vivant qui réinsuffle dans le signe linguistique la magie du monde, pour produire ce qu'on appelle poésie, ou beauté. Il semble d'ailleurs, du moins dans le texte cité, que Bonnefoy met l'accent plus sur la poésie comme créativité ou production que sur le poème comme texte produit. Toutefois, passer de la langue à la poésie, du signe à la beauté, c'est substituer un terme à l'autre, c'est dériver de la poésie à la beauté, et ce dernier terme n'est pas moins problématique que le premier. Rejetée dans l'opprobre par certains, honorée par d'autres selon l'époque à laquelle ils vivaient, l'histoire de la « beauté » est aussi longue que celle de l'être humain. C'est une notion complexe malgré la facilité avec laquelle elle se laisse sentir, et elle semble toujours échapper à nos efforts pour la préciser. L'étude de la beauté ne fait pourtant pas forcément entrer dans le domaine de la métaphysique car, comme le disait Saint-Pol-Roux – dans un passage qui fait penser à Nietzsche –, la « beauté ne descend pas vers nous, définitive, d'un sommet sacré, ce ne sont pas les dieux, mais les poètes qui la créent : miracle en devenir que l'avenir des avenir héritera divine à force d'être humaine, la Beauté monte de nous-mêmes, étant la somme progressive des espoirs de l'homme »². La beauté, comme la poésie, sont créées par l'homme et leur objet, comme c'est le cas de toutes les créations humaines, reste quelque peu voilé de mystère et difficile d'accès. C'est sans doute la raison pour laquelle ces deux notions sont représentées par une ascension plutôt que par une descente. Mais laissons de côté les jeux de pensée trop faciles.

Aborder le sommet de la poésie, de la langue, ou de la beauté, c'est reprendre le fil de la création poétique, et la création, elle, est toujours unique et individuelle. C'est un peu le sens du mot de Bonnefoy. On le constate d'ailleurs à la simple lecture des titres des textes qui constituent ce volume. Dès qu'on aborde la poésie, on la voit se désagréger, se fracturer et devenir multiple comme par une autofécondation. C'est là un effet de perspective, un effet de langue. De la base on constate nombre de voies qui montent, s'entrecroisent, se perdent parfois momentanément pour réapparaître plus loin – si elles ne descendent ni ne disparaissent tout à fait – et pourtant ces voies mènent toutes vers ce sommet qu'on voudrait unique, vers ce sommet autrement envoûtant et sublime. On n'y monte pourtant que par une voie à la fois de sorte qu'on perd de-ci de-là la perspective de l'ensemble, l'idée même d'un ensemble qui serait son signifié. Aborder la poésie, c'est constater qu'il ne s'agit pas sous une apparence simple d'un concept univoque (si cela a jamais existé), mais que la poésie se constitue d'une multitude de textes et de poèmes composés par autant de poètes. Parler de la poésie, c'est voir l'unité du concept se diviser en des efforts innombrables, et cela sans doute depuis les tous débuts de la poésie.

1 Yves Bonnefoy, « Générosité et fierté », dans André Frénaud, *Nul ne s'égare précédé de Hæres*, Paris, Gallimard, 2006, pp. 7-51, p. 33.

2 Saint-Pol-Roux, « À Villiers de l'Isle-Adam », dans *La Besace du solitaire*, Mortemart, Rougerie, 2000, pp. 114-118, p. 115.

Il ne s'agit pourtant pas ici de création poétique mais de textes interprétatifs, d'efforts explicatifs, révélateurs entre autres du « désordre » qui se cache derrière l'ordre apparent de la langue, dans le texte écrit noir sur blanc ou dans les formes diverses et myriadaïques de la beauté, pour parler comme Saint-Pol-Roux. « L'ordre, dit celui-ci, est le précipité de désordre », comme un « kaléidoscope qu'on a cessé de secouer »³. On comprend alors que le désordre ne désigne pas seulement les impressions fuyantes et les sentiments du poète mais représente plutôt une ontologie : il s'agit autrement dit de la condition humaine, de notre rapport au monde, de notre façon d'interpréter le monde selon nos besoins et nos sens, de notre tendance à nous projeter nous-mêmes dans notre interprétation du monde. Les auteurs dont les articles sont ici réunis ont tous cherché, à leur façon, sur la piste d'un poète particulier ou de quelques poètes connus et appréciés, à rejoindre cette notion difficile qu'est la poésie. À leur façon ils ont formulé le sens de ce mot, de ce concept, à savoir, au moyen de leurs efforts pour comprendre le poème et le poète qui l'a écrit, que ce soit dans la perspective de l'expérience personnelle du poète originaire du poème, dans celle du rythme de son discours, ou dans celle du sens qu'un poète particulier aurait cherché à mener au jour, sens qui se confond d'ailleurs à plusieurs égards avec la langue qui le véhicule. Par l'étude des cas particuliers, le seul procédé compréhensible dans ce domaine, les auteurs publiés ici ont tous cherché à leur façon à démêler les rapports complexes et mirobolants entre poème et langue. Ils ont ainsi fait avancer notre compréhension des rapports entre la poésie et la langue. Sous cet angle – en empruntant un mot à André Breton – il semble bien que poésie et langue soient des vases communicants qui déversent leur contenu l'un dans l'autre.

Or, il va de soi qu'écrire un texte érudit n'est pas semblable à composer un poème. L'interprète ne cherche pas à saisir une expérience de vie qui l'aiderait à se connaître ou à se comprendre, et ne veut pas non plus prophétiser l'avenir. Son inspiration est le poème lui-même déjà constitué et sans doute répété inlassablement dans un effort pour en saisir les nuances, pour l'appréhender, pour rendre justice en quelque sorte au sentiment que le poème lui-même a occasionné chez lui, chez elle. À force de réfléchir à un texte, à une formule, l'interprète les fait pourtant siens. Il les possède pour ainsi dire et le texte lui appartient, d'autant plus qu'il n'appartient plus tout à fait au poète qui l'a créé. Une fois noté et consacré par l'écrit le poème devient autre, étranger, libéré « comme de navires sur leur ber », pour parler comme Saint-John Perse⁴. Et l'interprète peut transformer le texte, non pas au niveau des mots écrits sur la page, mais sur le plan du sens qu'il véhicule. Il peut en dégager les ressorts dans le tréfonds du poète, mettre en valeur sa langue ou souligner le sens du poème en lui donnant l'envol que le poète n'a peut-être pas su ou voulu lui donner de son vivant. Si la poésie, ou la beauté, était une lumière qui nous éclairait, mais dont nous ne connaissons que l'effet, le travail de l'interprète serait de faire connaître son rayonnement, son importance et son influence sur les affaires humaines. Il s'agit de s'interroger sur le parcellaire de cette lumière et peut-être d'anticiper, ne serait-ce que miettement, sur ce non-bout de l'avenir humain. Ainsi par moyen de ses analyses l'interprète fait-il avancer le désir du poète tel que formulé du moins par André Frénaud : « À quelque moment de son parcours qu'on le prenne, le poète n'échappe pas au désir, avoué ou inavoué, que la parole qu'il élève le fasse pénétrer pour s'y évanouir dans 'le grand ciel de lumière', en nous, en dehors de nous, de toujours obscurci »⁵.

3 Saint-Pol-Roux, « En cueillant des immortelles sur ma dune », dans *La Besace du solitaire, op.cit.*, pp. 33-40, p. 37.

4 C'est ainsi que Perse décrit l'exposé des tableaux de Braque. Cf. « Oiseaux », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, 1972, 1982, p. 415.

5 André Frénaud, « Note en postface », *Nul ne s'égare, op.cit.*, p. 288.

Tous les textes réunis ici ont fait l'objet du colloque « Poésie et langue » qui a eu lieu en octobre 2012 sur le campus de l'Université St Francis Xavier. Ils sont présentés ici en trois parties. Ceux de la première partie ont tous pour objet le « désordre » qui précède la création poétique, et qui parfois même représente son inspiration. Ceux de la deuxième partie portent surtout sur le rythme et la musique du vers, tous deux porteurs de sens, et ceux de la troisième partie abordent le poème dans la perspective de la langue et du sens que le poète aurait cherché à faire connaître. Ainsi les trois parties du volume traitent ensemble de l'expérience réelle qui inspire le poète, de la création poétique elle-même et de la langue qui en est la matière première. Tous ces textes font bien sentir l'importance de l'interprétation, de l'interprétation qui fait rayonner le texte poétique, projetant sa lumière dans des endroits ombragés où autrement elle ne se ferait pas apercevoir.

Je tiens à remercier tous les participants du colloque de leur présence chaleureuse. Il est à espérer que ce volume fait justice à leurs propos. Je tiens aussi à remercier l'université de son soutien et de son aide, notamment le département des langues vivantes, le doyen de la faculté des lettres et le bureau de la rectrice. Tous ont contribué au bon déroulement du colloque. Je remercie aussi l'équipe éditoriale de la revue *Dalhousie French Studies* qui a donné son aval à cette publication. Et enfin j'exprime ma gratitude à Michaël Bishop, sans qui rien de tout cela n'aurait eu lieu.

Université St Francis Xavier